Yihao Qiu, “Ja‘fār Khwāja: *Sayyid*, Spy, Merchant and Military Commander of Chinggis Khan”

Simon Berger

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abstractairanica/53804>

DOI : 10.4000/abstractairanica.53804

ISSN : 1961-960X

Éditeur :

CNRS (UMR 7528 Mondes iraniens et indiens), Éditions de l'IFRI

Référence électronique

Simon Berger, « Yihao Qiu, “Ja‘fār Khwāja: *Sayyid*, Spy, Merchant and Military Commander of Chinggis Khan” », *Abstracta Iranica* [En ligne], Volume 42-43 | 2021, document 32, mis en ligne le 30 décembre 2021, consulté le 13 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abstractairanica/53804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abstractairanica.53804>

Ce document a été généré automatiquement le 13 décembre 2022.

Tous droits réservés

Yihao Qiu, “Ja’fār Khwāja: Sayyid, Spy, Merchant and Military Commander of Chinggis Khan”

Simon Berger

RÉFÉRENCE

Yihao Qiu, “Ja’fār Khwāja: Sayyid, Spy, Merchant and Military Commander of Chinggis Khan” in M. Biran, J. Brack, F. Fiaschetti (eds.). *Along the Silk Roads in Mongol Eurasia: Generals, Merchants and Intellectuals*. Oakland : University of California Press, 2020, p. 143-159.

- 1 Cet article porte sur l’une des figures importantes des débuts de la carrière de Gengis Khan et de l’Empire mongol, celle du marchand musulman Ja’fār Khwāja. L’A. retrace la vie et le parcours de ce personnage à l’aide de nombreuses sources, notamment la biographie de celui-ci contenue dans le *Yuanshi* (les annales officielles de la dynastie mongole en Chine des Yuan) et les compléments apportés par le *Jinshi* (les annales officielles de la dynastie précédente des Jürchen Jin) du côté de la documentation chinoise, du *Ṭabaqāt-i Nāsirī* de Jūzjānī, du *Jāmi’ at-tavārīkh* de Rashīd ad-Dīn, du *Kanz ad-durar wa jāmi’ al-ghurar* d’Ibn ad-Dawādārī et du méconnu et problématique *Aḥwāl mulūk at-Tatār al-Mughūl* d’al-Baṭṭī du côté des historiographies persane et arabe. Tôt rallié à Gengis Khan, alors que celui-ci n’est pas encore le maître incontesté de la steppe mongole, et faisant partie de ses plus proches compagnons, il lui apporte probablement, du fait de sa carrière de marchands, de nombreuses informations sur l’Asie centrale. Maîtrisant plusieurs langues, dont sans doute le chinois, il lui sert tout à la fois d’envoyé diplomatique et d’espion. Après la prise de la capitale des Jin, Zhongdu, il en sera le premier et compétent administrateur, étant le premier *darughachi* (superviseur) attesté de l’Empire mongol.
- 2 Cette étude extrêmement complète appelle quelques remarques :

- 3 - L'A. inscrit la rencontre entre Gengis Khan et le marchand musulman qu'est Ja'fār Khwāja au contexte large et de longue durée de la Route de la Soie, dont il fait une voie reliant le monde musulman et la Chine de façon continue des Omeyyades et des Tang jusqu'à l'époque mongole. Cette présentation ne correspond pas à la réalité historique. Dans un monde médiéval où l'économie est encadrée dans le politique, les réseaux commerciaux, que l'on appelle communément « Routes de la Soie » répondent et dépendent de la situation géopolitique et intérieure des espaces qu'ils traversent. Or, les deux événements pratiquement concomitants que sont la mise au pas violente de la Transoxiane par Abū Muslim, d'une part, et la révolte d'An Lushan en Chine, d'autre part, entraînent une fermeture complète entre l'Asie centrale orientale et l'Asie centrale occidentale pour plus d'un siècle, avant une timide reprise. On voit bien ici toutes les limites du concept de « Route de la Soie » (Étienne de la Vaissière, "Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed" in L. Neal et J. G. Williamson (eds.), *The Cambridge History of Capitalism*, vol. 1: *The Rise of Capitalism from Ancient Origins to 1844*. Cambridge, 2014, p. 101-124). Si la présence de Ja'fār Khwāja dans la steppe mongole atteste bien de l'existence d'un commerce, le contexte et les conditions précises de celui-ci restent à élucider.
- 4 - Il est assez douteux que les Mongols aient mal compris le titre de Sayyid de Ja'fār Khwāja, en pensant qu'il désignait un chef tribal, comme l'affirme l'A., tant ce statut ressemblait à celui dont jouissaient traditionnellement les membres des lignages charismatiques impériaux de la steppe, des Ashinas turcs aux Gengiskhanides mongols. Le *Yuanshi* indique que *saiyi* 賽夷 (*i.e.* sayyid) signifiait en Occident *zuzhang* 族長, « chef de lignage ». On touche ici à l'épineux problème de la traduction de la terminologie soi-disant tribale accolée par les sources aux nomades. Mais s'il y a ici incompréhension, elle est certainement davantage le fait du compilateur chinois que des Mongols eux-mêmes.
- 5 - L'A. n'a pas noté que le récit de la participation de Ja'fār Khwāja au fameux « serment de Baljuna », que l'on retrouve tant dans les sources chinoises que persanes, correspond à un récit légendaire de fondation de l'Empire mongol calqué sur le mythe d'origine des Mongols, et qui circulait à des fins de propagande parmi les sujets nomades de l'Empire. Jūzjānī, lorsqu'il relate les prémices de l'Empire mongol et le rôle qu'y avait Ja'fār Khwāja, cite en fait assez fidèlement cette légende (Simon Berger, "Chinggis Khan Defeated: Plano Carpini, Jūzjānī and the Symbolic Origins of the Mongol Empire", *Journal of the Royal Asiatic Society*, 31/1, 2020, p. 71-102). Dans celle-ci, et bien que cela corresponde effectivement aux activités réelles du marchand, le rôle de ce dernier, qui conduisit l'armée mongole à travers un chemin de traverse pour contourner la forteresse à la porte de fer gardant la passe de Juyong, est analogue à celui du forgeron qui découvrit la veine de fer à l'intérieur des montagnes et eut l'idée de la faire fondre, permettant l'émergence des ancêtres des Mongols hors de l'Ergene Qun. C'est également par cette analogie entre l'événement de Baljuna et la légende de fondation de l'Empire mongol que s'explique la mention dans l'*Akhbār-i Moghōlān*, signalée par l'A., des soixante-dix compagnons fidèles de Gengis Khan alors présents lors du serment, au lieu des dix-neuf rapportés par le *Yuanshi*: si le chiffre, éminemment numineux pour les Mongols, renvoie d'une part aux soixante-dix *turgha'ud* (gardes de jour) de Gengis Khan, il fait aussi référence, d'autre part, aux sept compagnons survivants de la défaite initiale du conquérant d'après la légende.

AUTEURS

SIMON BERGER

Doctorant EHESS, CETOBAC, Paris